



HAL
open science

“ Dieu saura tirer d’une situation douloureuse, des biens que nous n’aurions osé espérer. ” Le conseil maternel dans les Lettres de Madame du Montier de Marie Leprince de Beaumont

Christina Melcher

► **To cite this version:**

Christina Melcher. “ Dieu saura tirer d’une situation douloureuse, des biens que nous n’aurions osé espérer. ” Le conseil maternel dans les Lettres de Madame du Montier de Marie Leprince de Beaumont. *Lumière de la foi, lumières de la raison : l’éducation religieuse féminine en débat au 18e siècle*, Nicolas Brucker; Sonia Cherrad, Mar 2016, Metz, France. hal-01939278

HAL Id: hal-01939278

<https://hal.univ-lorraine.fr/hal-01939278>

Submitted on 29 Nov 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Dieu saura tirer d'une situation douloureuse, des biens que nous n'aurions osé espérer. » Le conseil maternel dans les *Lettres de Madame du Montier* de Marie Leprince de Beaumont

Christina Melcher

Marie Leprince de Beaumont ajoute son point de vue au débat sur l'éducation religieuse féminine du XVIII^e siècle : d'abord, bien sûr, avec ses ouvrages principaux d'éducation des jeunes filles, mais également à travers le genre romanesque. Si elle se prononce contre une lecture des romans « qui détaillent les actions mauvaises¹ », elle oriente au contraire les siens vers une transmission des valeurs chrétiennes et leur donne un but pédagogique. Ces œuvres, en mettant souvent en scène des situations pathétiques, donnent aux personnages principaux l'occasion de prouver leur foi devant des signes de la providence. Ainsi elle cherche à promouvoir la vertu en mettant « un genre essentiellement profane au service d'un discours fortement religieux². »

À travers l'exemple de son roman épistolaire le plus populaire – *Lettres de Madame du Montier à la Marquise de *** sa fille, avec les réponses, où l'on trouve les leçons les plus épurées et les conseils les plus délicats d'une mère, pour servir de règle à sa fille, dans l'état du mariage ; même dans les circonstances les plus épineuses ; et pour se conduire avec religion et honneur dans le grand monde. L'on y voit aussi les plus beaux sentiments de reconnaissance, de docilité et de déférence d'une fille envers sa mère* – paru d'abord entre 1750 et 1752 en roman-feuilleton dans le *Nouveau Magasin français*³, nous allons voir comment l'auteur met en scène la correspondance entre une mère et sa fille, et arrive à traiter ainsi un grand nombre de « problèmes » du quotidien considérés comme typiquement féminins au XVIII^e siècle.

Ces lettres paraissent en 1753, avant d'être publiées comme roman épistolaire en 1756 dans un ouvrage nommé *Lectures sérieuses et amusantes*⁴, d'une femme de lettres nommée Marie-Antoinette Fagnan⁵. Alors que ses autres romans épistolaires connaissent entre cinq et dix éditions, celui-ci en connaît 21⁶.

En choisissant le roman épistolaire, Marie Leprince de Beaumont se sert d'un genre extrêmement populaire à l'époque, qui lui permet d'aborder des problèmes de la vie ordinaire. Comme l'indique Laurent Versini : « Le roman épistolaire saisit sur le vif et conserve tous les petits détails de la vie quotidienne que le roman du sentiment ou le roman d'analyse négligent ou sacrifient⁷. » Elle s'inspire ici du roman richardsonien, « roman domestique, c'est-à-dire roman des particularités d'une nation saisie dans sa vie de tous les jours⁸. »

¹ Kaltz, Barbara, *Jeanne-Marie Leprince de Beaumont. Contes et autres écrits*, Oxford, Voltaire Foundation, 2000, p. 73.

² Brodeur, Pierre-Olivier, « Ma chère Julie n'a jamais lu de romans », dans *Marie Leprince de Beaumont. De l'éducation des filles à La Belle et la Bête*, Paris, Classiques Garnier, 2013, p. 48.

³ Kaltz, Barbara, *op. cit.*, p. 11.

⁴ Fagnan, Marie-Antoinette, *Lectures sérieuses et amusantes*, Genève, Antoine Philibert, 1753.

⁵ Kaltz, Barbara, *op. cit.*, p. 169.

⁶ *Ibid.*, p. 170.

⁷ Versini, Laurent, *Le roman épistolaire*, Paris, Presses universitaires de France, 1979, p. 52.

⁸ *Ibid.*

Le choix du genre s'avère bien réfléchi : tout d'abord, en se présentant comme simple éditrice d'une correspondance trouvée, l'auteur crédibilise les propos des lettres ; et ce genre littéraire lui offre aussi la possibilité de présenter la vie d'une femme « normale » de l'époque tout en y ajoutant sa propre perspective. En outre, elle fournit des exemples de la façon dont les femmes devraient aborder les obstacles qui se présentent à elles : à l'aide d'une foi profonde et en se livrant entièrement à la providence.

Nous allons voir comment Marie Leprince de Beaumont procède pour transmettre à ses lecteurs ses valeurs pieuses en se servant d'un genre littéraire « profane ».

On comprend mieux le concept d'éducation féminine de Leprince de Beaumont avec cette redéfinition qu'elle donne dans *La Dévotion éclairée* en 1779 :

L'église d'une mère de famille est sa maison ; sa prière principale, de faire ses actions en esprit de prière. Elle peut, à force de réitérer des actes de foi, d'espérance, d'amour, parvenir à conserver la préférence de Dieu, dans tous les instants et au milieu des occupations les plus propres à dissiper ; veiller sur ses enfants, sur ses domestiques ; entrer dans des détails économiques ; travailler, recevoir un ami, s'appliquer à plaire à son époux : voilà les œuvres bien communes en apparence ; cependant elles peuvent conduire à la plus éminente sainteté, celle qui les fait sanctifier⁹.

La foi ne se limite pas à la prière à l'église. Elle doit être présente dans toutes les actions et toutes les situations. Une bonne éducation religieuse est la condition indispensable pour être une mère de famille sereine qui réussit à remplir ses tâches de la vie quotidienne. Elle représente la base d'une assurance intérieure qui permet de faire entièrement confiance à la providence.

Il s'agit d'une sorte de « tension » entre une vision chrétienne du monde et des idées novatrices du siècle des Lumières. La religion est regardée comme une ressource spirituelle omniprésente qui conforte les femmes dans leur vie quotidienne. Dans cette perspective, les tourments dans la vie de la marquise ainsi que les conseils de sa mère prennent une nouvelle dimension. Leprince de Beaumont se trouve bien dans une optique d'éducation féminine, mais sous l'angle d'une raison morale d'inspiration chrétienne¹⁰. Elle se sert de la correspondance entre une mère et sa fille pour transmettre une vision de la raison empreinte de valeurs chrétiennes.

Dès les premières lettres, la langue est imprégnée d'une foi profonde : la jeune marquise se retrouve confrontée à une toute nouvelle situation, elle doit épouser un homme qu'elle connaît à peine et elle se sent dépassée par sa nouvelle position de femme mariée, « obligée de remplir tout à la fois les devoirs de chrétienne, d'épouse, de femme du monde¹¹ ». Désespérée, elle écrit à sa mère pour obtenir un soutien moral.

Le lecteur perçoit immédiatement la direction du conseil maternel : Mme du Montier fait comprendre à sa fille qu'elle aimerait la guider, mais que ce sera le « Tout-puissant » qui parlera par sa bouche, car « c'est lui qui, vous ôtant ce fatal bandeau qui couvre les yeux des enfants du siècle, vous montre le péril, le vide de ces honneurs passagers, de ces plaisirs frivoles, de ces richesses trompeuses¹². »

⁹ Leprince de Beaumont, *La Dévotion éclairée ou le Magasin des dévotes*, Lyon, Bruyset-Ponthus, 1781, p. 9.

¹⁰ Armand, Guilhem, « Lumières de la raison et lumière de la foi chez Marie Leprince de Beaumont », dans *Marie Leprince de Beaumont. De l'éducation des filles à La Belle et la Bête*, Paris, Classiques Garnier, 2013, p. 127.

¹¹ Leprince de Beaumont, *Lettres de Madame du Montier*, Lyon, Bruyset-Ponthus, 1756, p. 6.

¹² *Ibid.*, p. 9.

C'est le chemin de la modestie, de la raison et de la vertu qui sera proposé. Comme l'indique déjà le sous-titre du roman, le conseil maternel prend ici la fonction d'un rappel à l'éducation chrétienne de la marquise. Transmettre des valeurs chrétiennes et présenter une relation mère-fille exemplaire constituent donc les objectifs principaux de l'œuvre. Leprince de Beaumont avait un avis partagé sur la lecture des romans les plus populaires de son époque, mais elle considère que « [q]uand on veut être utile aux hommes, il faut partir de ce qu'ils font, et non de ce qu'ils doivent être¹³. » Ainsi elle se justifie devant les mères de famille, à qui elle s'adresse dans la préface des *Contes moraux*, et qui se sont prononcées contre une lecture de romans pour jeunes filles en général. Barbara Kaltz résume ainsi son propos :

Évitant [...] de décrire le “vice” dans le détail, [...] Beaumont estime que la lecture de ses romans et contes peut intervenir utilement dans le combat incessant que doivent mener les mères afin d'armer les jeunes filles contre le mal¹⁴.

Leprince de Beaumont entend éviter « non de rapporter des actions mauvaises, mais de les détailler, et c'est en cela que [s]es ouvrages différeront de ceux du même genre, qui pourraient être utiles sans ce défaut¹⁵ ». C'est dans cette logique qu'elle juge malsain pour une jeune fille la lecture des romans de Richardson ; d'après elle, il avait la bonne intention de vouloir « donner l'amour de la vertu¹⁶ », mais il a fini par « porter dans plus d'un cœur la connaissance du vice¹⁷. »

Les *Lettres de Madame du Montier* agissent alors sur plusieurs niveaux : la relation mère-fille présentée à l'intérieur de l'histoire est censée avoir des effets bénéfiques sur la lectrice qui, au contraire de la marquise, n'est peut-être pas dotée d'une mère exemplaire. En même temps, pour les mères, elle sert de moyen et de modèle pour instruire leurs filles.

La forme de la lettre confidentielle entre mère et fille permet à l'auteur de parcourir un large champ de sujets : la peur de la marquise de ne pas être une bonne épouse, les confidences sur la société superficielle à la cour, la fidélité du mari, la mort d'un enfant, le comportement face à la maladie et à des sorts irrémédiables, la gestion d'un ménage et des domestiques, les soucis sentimentaux et le comportement envers des amis proches... De plus, chacun des conseils maternels sera illustré de diverses anecdotes et histoires.

Le personnage de la marquise incarne les qualités chrétiennes : la bonté, la vertu, l'humilité, la modestie et le dévouement pour les autres dans le seul but de faire du bien. Elle se met constamment en question face aux épreuves auxquelles la vie la confronte, et elle les surmonte grâce à sa foi. Elle trouve en sa mère une confidente. Cette relation de confiance entre mère et fille lui permet de s'ouvrir entièrement et d'accepter de bon gré les conseils maternels.

Ce personnage de la marquise semble rassembler toutes les caractéristiques jugées favorablement par Leprince de Beaumont. Aussi peut-on trouver des personnages féminins semblables dans ses autres romans épistolaires : le personnage éponyme dans *La Nouvelle Clarice*, Lucie dans les *Lettres d'Émerance à Lucie* ou Julie dans les *Mémoires de la Baronne de Batteville*. Ce qui les unit est leur volonté de faire du bien à leur entourage tout en menant une vie équilibrée et ancrée dans la religion. Le seul but de leur existence semble être d'apporter du bien dans un monde corrompu (en développant des projets de société comme par exemple dans *La Nouvelle Clarice* « l'Union chrétienne », un village exemplaire sans

¹³ Leprince de Beaumont, *Contes moraux*, t. I, Amsterdam, E. van Harrevelt, 1774, p. vii.

¹⁴ Kaltz, Barbara, *op. cit.*, p. 74.

¹⁵ Leprince de Beaumont, *Contes moraux*, t. I, *op. cit.*, p. xvi.

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ *Ibid.*

pauvreté ni vice). Et toutes ces bonnes actions ne relèvent pas de leur devoir, mais leur procurent simplement du plaisir.

Dans les *Lettres de Madame du Montier*, nous apercevons très clairement la vision de Leprince de Beaumont à l'égard de l'éducation des filles : pour elle, éduquer implique le fait de transmettre les valeurs chrétiennes en même temps qu'une autonomie d'esprit. Elle l'énonce dans l'avertissement du *Magasin des Adolescentes* :

Il faut penser à former dans une fille de quinze ans, une femme chrétienne, une épouse aimante, une mère tendre, une économe attentive ; un membre de la société qui puisse en augmenter l'utilité et l'agrément.¹⁸

C'est en se connaissant soi-même et en comprenant le fonctionnement du monde qu'on est capable de juger des situations et de prendre des décisions raisonnables. Il faut apprendre aux filles à réfléchir et leur donner une croyance profonde, mais raisonnable, pour leur servir de guide et d'assistance dans la vie. Le conseil maternel joue un rôle primordial dans la pédagogie de Leprince de Beaumont. C'est aux mères de protéger leurs filles des dangers du monde : « Soyez à vos filles ce que l'ombre est au corps, privez-vous de toutes les sociétés pour vous enfermer avec elles¹⁹. » Et si la mère est trop loin pour la consulter directement, une lettre est le moyen le plus simple de demander conseil.

Confrontée à la mort d'un de ses enfants et à la maladie grave de sa petite sœur, la marquise se plaint de son sort et ne sait pas comment continuer de vivre. Sa mère lui rappelle qu'un des égarements des humains consiste à éviter de penser à la mort :

On se fait illusion sur son moment. Dans la jeunesse on le regarde comme si éloigné, qu'on croit avoir du temps de reste pour y penser. Parvenu à un âge plus avancé, on se rassure sur sa santé, sur le long temps qu'ont vécu quelques personnes qu'on a connues et malgré la vieillesse, la maladie, la mort est toujours imprévue²⁰.

Elle demande à sa fille de prendre un quart d'heure tous les matins pour penser à la façon dont elle passerait la journée si elle était avertie qu'elle devait être la dernière de sa vie²¹. Avec ce procédé, elle rappelle à sa fille son enfance et les bases de son éducation religieuse, car à cette époque elle devait faire cet exercice quotidien. C'est seul dans la conscience de sa propre mortalité qu'on arrive à garder une attitude humble par rapport à soi-même et au monde.

Certes Leprince de Beaumont propage une éducation fortement religieuse, mais dans les limites du raisonnable : il faut s'abandonner à la providence, tout en gardant une certaine autonomie d'esprit qui permette d'évaluer ce qu'il faut croire et ce qu'on doit remettre en cause. Ainsi la marquise se questionne sur un prétendu miracle concernant des couleuvres dont la morsure se montre inoffensive dans le village d'Aix, et mortelle quelques lieues plus loin. Elle ne croit pas, comme les habitants du village, en un prodige, mais cherche une raison naturelle pour ce phénomène.

Je ne doute en aucune manière de la toute-puissance de Dieu ; il peut, à son gré, multiplier les prodiges ; mais je suis persuadée qu'il ne les prodigue pas, et qu'on pourrait trouver une cause physique de ce prétendu miracle.²²

Alicia Montoya a constaté que dans *Le Triomphe de la Vérité*, le premier roman de Marie Leprince de Beaumont paru en 1748, « [l]a religion [...] est susceptible d'être soutenue par la

¹⁸ Leprince de Beaumont, *Magasin des Adolescentes ou dialogues d'une sage gouvernante avec ses élèves*, t. I, Yverdon, F.-B. de Félice, 1781, p. viii.

¹⁹ Leprince de Beaumont, *Contes moraux*, t. I, *op. cit.*, p. viii.

²⁰ Leprince de Beaumont, *Lettres de Madame du Montier*, *op. cit.*, p. 320.

²¹ *Ibid.*

²² *Ibid.*, p. 294.

raison²³ ». C'est également le cas pour les *Lettres de Madame du Montier* : les raisonnements aident à fortifier la foi chrétienne comme le montre l'exemple précédent.

La marquise réaffirme sa confiance en Dieu ; toutefois elle sait qu'il y a des explications scientifiques qui permettent de comprendre le monde, et elle n'entrevoit pas de miracle divin à chaque mystère. C'est cette capacité d'évaluation que Leprince de Beaumont cherche à développer dans l'éducation féminine qu'elle préconise.

Un autre sujet récurrent est le caractère superficiel du « monde », c'est-à-dire de la cour. La marquise s'exprime à plusieurs reprises sur les « pompes du monde²⁴ », auxquelles elle avait renoncé depuis son baptême. Sa mère lui fait parvenir sur le champ les règles du comportement adéquat :

Ne vous habillez jamais d'une manière indécente, et que la modestie la plus exacte ne puisse être blessée dans vos ajustements. [...] N'ayez jamais d'autre intention en vous parant, que celle de plaire à votre époux²⁵.

L'humilité envers soi-même et une vie retirée du monde le plus possible sont, d'après Leprince de Beaumont, les comportements adéquats pour une jeune femme. Dans ses romans, la volonté pour une telle vie semble naître dans les personnages-mêmes sans influence extérieure.

À la cour de Turin, ce qui choque particulièrement la marquise, c'est la façon de se servir de la religion comme « prétexte » afin de poursuivre des buts mondains. Elle peint l'image du dérèglement des mœurs en Italie et des « horribles principes dans lesquels on élève les filles dans ce pays²⁶ » : avoir des amants et considérer l'amour comme « le penchant le plus naturel et le plus cher à l'homme que Dieu-même aurait mis en nous²⁷ » lui semble offenser ses principes moraux de bonne chrétienne. Le conseil de sa mère lui indique l'attitude qu'elle doit prendre : se distancier et garder un comportement qui ne laisse pas de doute à la foi honnête et profonde que la marquise pratique. Encore une fois, Leprince de Beaumont souligne l'importance d'un comportement modeste et humble envers les dérèglements d'autres us et coutumes et de la société en général.

D'après elle, les jeunes personnes ont une « soif d'aimer²⁸ » sans objet fixe qui, par la suite, se portera sur n'importe quel être à proximité. Ainsi l'auteure veut transmettre dans ses ouvrages les bases de l'instruction féminine.

Il faut qu'elles soient convaincues que la réputation est le plus grand de tous les biens ; qu'on la perd par la légèreté, l'inconséquence, le manque de confiance à une mère sage qui les préserverait des dangers²⁹.

Le rôle de la mère est celui d'une conseillère fiable et digne de confiance. En étant proche de sa protégée, elle doit lui inspirer du bon sens et faire naître chez elle une intuition des valeurs morales. La mère n'est pas une protectrice, mais doit aider les jeunes filles à prendre leurs propres décisions par une juste réflexion et par un raisonnement qui viennent d'elles-mêmes. « Dans ce sens, explique A. Montoya, la vision de Madame Leprince de Beaumont participe du même désir de réformer et améliorer la société que celui que véhiculent les propos

²³ Montoya, Alicia, « Madame Leprince de Beaumont et les "Lumières religieuses" », dans *Marie Leprince de Beaumont. De l'éducation des filles à La Belle et la Bête*, Paris, Classiques Garnier, 2013, p.136.

²⁴ Leprince de Beaumont, *Lettres de Madame du Montier*, op. cit., p. 26.

²⁵ *Ibid.*, p.29.

²⁶ *Ibid.*, p. 151.

²⁷ *Ibid.*, p. 150.

²⁸ Leprince de Beaumont, *Contes moraux*, t. I, op. cit., p. x.

²⁹ *Ibid.*, p. xiii.

progressistes des philosophes³⁰. » Elle l'adapte à la situation particulière des femmes de son siècle qui ne peuvent pas décider de leur vie aussi librement que les hommes ; son intention reste pourtant la même : donner aux femmes une possibilité de vivre la foi chrétienne de manière éclairée.

Le conseil maternel montre ici à quoi doivent aboutir les efforts d'éducation de jeunes filles d'après Marie Leprince de Beaumont. Elle propage l'image de la femme « religieusement éclairée », dotée d'une foi raisonnable qui fournit un soutien devant les angoisses humaines et les incertitudes de la vie. Didier Masseau le résume comme ceci :

Le désir de concilier le bonheur terrestre et les valeurs chrétiennes nous invite à penser le discours apologétique non pas comme la défense monolithique des principes traditionnels du christianisme, mais comme lieu de tensions qui affectent l'ensemble de la pensée du XVIII^e siècle.³¹

Marie Leprince de Beaumont veut donner aux femmes de son époque l'accès à une vie éclairée, une connaissance d'elles-mêmes pour pouvoir gérer les problèmes du quotidien, tout en montrant l'importance d'une autonomie d'esprit dans les limites « raisonnables » d'une foi profonde : elle voudrait permettre aux « personnes du sexe » l'accès à une éducation éclairée sans perdre de vue la foi, le foyer et la famille.

³⁰ Montoya, Alicia, *op. cit.*, p. 138.

³¹ Masseau, Didier, *Les Ennemis des philosophes*, Paris, Albin Michel, 2000, p. 268.